

**ELEMENTS POUR UNE ECONOMIE POLITIQUE
DE L'OBJET PATRIMONIAL**

P. BIDART*

*Casa de Velázquez

Au cours de deux dernières décennies, l'extérieur de nombreuses maisons traditionnelles du Pays Basque a été l'objet de travaux de restauration. Ceux-ci devaient permettre de redonner aux matériaux leur éclat originel et réaffirmer leur authenticité masqués jusque-là sous l'effet de techniques érigées en modèles culturels (ainsi le crépissage), la façade devenant un espace «architecturé», c'est-à-dire reconstruit en segments significatifs après avoir été saisie au sein d'une totalité faiblement signifiante. On doit y voir une véritable opération de reconstruction dans la mesure où nous passons d'une logique de la présentation à une logique de la représentation.

Dans le même mouvement, après une longue période d'existence plutôt effacée, le mobilier antique (armoires, coffre, etc.) a été mis «en évidence» dans la salle de séjour ou dans l'ezkaratz (P. Bidart 1985) tandis que brabants et charrettes ont commencé à décorer les jardins, tels des objets fantomatiques d'une technologie dépassée. Ici et là, naissent des associations qui entendent reconstituer des fragments de vie sociale passée par l'exposition de matériel agricole ancien qu'à l'occasion on remet à l'ouvrage (battage de blé), par des spectacles («La noce basque de 1900» de Saint-Etienne de Baïgorri et de Saint-Jean-Pied-de-Port, le «Lehengo Hazparne»), révélant un jeu idéologique complexe autour de la «tradition» érigée en receptacle de nos deuils et de nos nostalgies.

Enfin le développement récent de l'archéologie industrielle traduit l'extension de l'idéologie patrimoniale à des secteurs (le site et la machinerie industriels) qui ne suscitaient que peu d'intérêt en matière de conservation.

Ces manifestations, repérables aujourd'hui dans le moindre des villages, témoignent de l'existence d'un consensus social très large autour des questions de protection et de conservation du patrimoine, qui transcende les divisions tant sociales que géographiques (monde rural, monde urbain). Par ailleurs, le champ patrimonial ne cesse de s'étendre, englobant les objets des sociétés passées, les villes, les sites industriels de même que certaines pro-

ductions contemporaines. Le procès d'accumulation ainsi à l'oeuvre pourrait avoir pour conséquence d'encombrer nos sociétés d'une multitude d'objets sauvés de la disparition et de transformer l'univers en un immense musée. L'intérêt pour le patrimoine ne relève pas seulement de la sphère idéologique. De véritables politiques patrimoniales ont vu le jour impulsées par les Etats (voir l'Année du Patrimoine en France sous le gouvernement de M. Giscard d'Estaing), fixant le contenu et les limites de la mémoire officielle, c'est-à-dire légitime, accréditant auprès de l'opinion publique la figure rassurante d'un Etat protecteur et invitant chaque citoyen à se convertir en conservateur de son environnement (M. Guillaume 1980).

UNE QUESTION D'EPISTEMOLOGIE

Notre première réflexion a trait à la question du statut de l'objet. En effet, on ne peut appréhender l'objet, comme cela a souvent été le cas, dans un rôle passif de figurant. Lui reconnaître un rôle structurant revient à considérer que si on crée l'objet, l'objet à son tour crée. Il existe ainsi une dialectique constante entre l'univers des objets et la société qui les (a) produit(s). Nous existons à travers les objets qui peuvent exprimer la résignation comme la consécration sociale, la misère ou le triomphalisme, mais aussi la nostalgie, le souvenir, l'émotion esthétique. Une pratique différentielle des objets signe chaque appartenance de classe comme chaque grande période historique. Dans les sociétés dites traditionnelles, l'univers des objets participe de l'économie de la rareté et s'inscrit dans la durée; les sociétés dites modernes se distinguent par l'abondance et l'obsolescence rapide des objets. Il n'est pas toujours aisé de tracer à l'avance le destin historique d'un objet: de nombreux objets dont les valeurs d'usage et d'échange ont décliné pour atteindre le degré zéro connaissent une réactivation spectaculaire de leur valeur d'échange. Dans tous les cas, il convient d'inscrire les objets au sein d'une logique historico-sociale pour saisir aussi bien la portée des révolutions qui troublent leur univers que les attitudes mentales des sociétés qui les inspirent. Du modeste cabinet du XVIIIe siècle à l'écomusée du XXe siècle ou comme attribut de statut social, les objets ne cessent d'exister et d'oeuvrer au sein d'un univers doté d'une relative autonomie et comprenant des hiérarchies internes. La rhétorique spectaculaire dans laquelle s'enferme l'objet patrimonial en est la meilleure illustration.

POLITIQUE ET PATRIMOINE

La création et la multiplication des musées (à partir de la fin du XVIIIe siècle, en France) -espace de gestion rationnelle et administrative, sous l'autorité de l'Etat, d'ensemble d'objets classés- marque un événement culturel et politique sans précédent dans l'histoire des sociétés modernes, qui officialise le concept de patrimoine national.

Sous la Révolution Française, un débat s'était instauré quant au sort à réserver aux bâtiments appartenant à la famille royale et à l'aristocratie, symboles d'un ordre social que la Révolution venait d'anéantir. Quelques destructions furent opérées; mais alors qu'un décret (1792) prônant d'autres destructions était sur le point d'être signé, on prit conscience à temps que la simple transformation d'édifices relevant de la propriété privée en bâtiments nationaux suffirait à neutraliser leur référence symbolique à l'ancien régime et à en faire même des instruments de pédagogie politique pour la diffusion sociologique de l'idée et des valeurs nationales auprès de populations qui en étaient fort éloignées. Les situations révolutionnaires, les périodes de transition politique sont confrontées au même problème: que faire du patrimoine hérité de l'ancien ordre politique? La Révolution russe de 1917 ne manquera pas de transformer les résidences impériales en «musées sociaux» appelés à montrer l'histoire des processus sociaux; le musée s'imposant comme un dispositif didactique pour la diffusion de la pensée marxiste (P. Gaudibert 1978). De leur côté, les pouvoirs autoritaires ont toujours élaboré et appliqué une politique de la monumentalité, souvent inspirée, en ce qui concerne l'Europe, par le culte de l'antiquité romaine (prestige du césarisme), susceptible de flatter ou de structurer l'imaginaire politique du régime. La fascisme italien avec ses travaux impressionnants de restauration, le franquisme avec ses édifices tel celui de la *Valle de los Caídos*, ont cédé aux phantasmes d'une monumentalité, expression dérisoire d'une quête obsessionnelle de légitimité politique devant l'histoire. La tentation est grande pour les mouvements nationalistes d'opérer une lecture idéologique de «leur» patrimoine (lui-même construit de façon partisane) en y recherchant des bornes matérielles ou symboliques capables de participer à la structuration du discours historique. Et il n'est pas besoin d'insister sur l'efficacité politique des récits de fondation, toujours présents dans l'éclosion des revendications nationalistes.

Bien évidemment les Etats constitués entretiennent également toute une liturgie de la monumentalité en particulier, du patrimoine en général, visant à préserver un consensus national autour d'expériences historiques communes, condition d'une mémoire sociale commune. On ne peut donc que noter cette étrange convergence ou rencontre entre les politiques patrimoniales inspirées par les Etats et l'idéologie patrimoniale secrétée par les sociétés modernes développées.

LA SACRALISATION DES OBJETS ET DU VIEUX

Les extases des romantiques devant les ruines, symboles à leurs yeux de l'action destructrice du temps mais aussi prétexte à l'investissement esthétique -la ruine plus belle que l'original- donnent à penser les paradoxes auxquels peuvent être confrontés les objets. L'Univers des objets contemporains est soumis à un rythme de renouvellement de plus en plus rapide. L'effet immédiat de ce processus est d'accélérer le procès de vieillissement des objets, instituant une discrimination achevée entre les objets chargés d'une

grâce particulière et ayant accédé à une sorte d'ennoblissement (par exemple, le meuble antique) et ceux que le vieillissement condamne au déclassement et à l'insignifiance. Aussi l'univers des objets s'organise-t-il autour de deux ensembles soutenus par deux logiques différentes, la logique industrielle pour qui le vieillissement est synonyme de dépérissement des valeurs d'usage et d'échange, la logique patrimoniale qui peut conduire, ainsi que nous l'avons évoqué, à la réaffirmation de la valeur d'échange et à un phénomène de sur-esthétisation (beau parce que vieux). Cette sur-présence ou sur-exposition des objets, observable à travers le «travail» auquel ils sont soumis (propreté, parois brillantes), n'est pas sans effet sur les identités culturelles et nationales. Cet impérialisme de l'objet, organisé systématiquement par l'économie capitaliste, déborde dans de domaine du non-économique de telle sorte que l'objet devient le passage obligé pour fixer les bornes de la communication sociale, tendant ainsi à se transformer en sujet actif de l'histoire. Le processus culturel à l'oeuvre dans la «redécouverte» ou la relecture du patrimoine architectural et mobilier (évoquée en préambule) participe de ce procès de production de signes: l'objet est intégré dans une logique spectaculaire, fétichiste, qui le transforme en entité construite de l'extérieur et signifiante par l'extérieur. Et la soumission à l'ordre des signes est attestée par la vénération qui l'entoure.

En élargissant la réflexion anthropologique, nous pouvons remarquer que cette «redécouverte» du patrimoine basque est concomitante d'autres processus culturels tels que la débasquisation des secteurs les plus préservés (cette débasquisation se distinguant aujourd'hui par sa rapidité). Plus que de coïncidence, c'est de correspondance qu'il conviendrait de parler. A l'appauvrissement culturel et social que représente la débasquisation -l'effacement du basque entraînant l'effacement de tout le jeu complexe de l'usage plurilinguistique ou bilinguistique (basque et espagnol, basque et français)-répond l'investissement sur les traces matérielles de la société basque traditionnelle. Ainsi se trouve vérifiée l'hypothèse de l'impérialisme des objets, c'est-à-dire l'hypothèse de la contralité de la matérialité dans la civilisation actuelle. Mais là encore, cette sur-présence de la matérialité, cette hyper-visibilité donnée aux productions matérielles passées ne doivent pas faire illusion. Car la quête de l'immatériel, de l'invisible, lesquels conduisent aux sources profondes de la stabilité et de la sécurité, se dessine comme la préoccupation fondamentale de cette pratique fétichiste.

UN MODE PARTICULIER DE RECONSTITUTION DU SOCIAL

Les sociétés modernes sont confrontées pour la première fois à un redoutable défi, celui de devoir maîtriser, test-à-dire penser de façons positive et paisible, les changements sociaux -dans leurs expressions technologiques, économiques, etc.- qui se succèdent à un rythme senti comme inquiétant et qui comportent des poussées déstabilisatrices du social. Jamais les discours sur l'appauvrissement du social (l'individualisme étant la figure la plus ex-

pressive de ce processus) n'ont été aussi nombreux alors que l'on procède à une muséification d'une partie de ce social (qui elle-même, nous l'avons vu, masque une quête du sens). Dans ce dérèglement général des pratiques de communication sociale, le spectacle des objets du passé -qui a pour effet de réactiver une certaine mémoire historique (H.P. Jeudy 1986) -spectacle par ailleurs stabilisant et sécurisant parce qu'ils répètent le passé (sur le mode du simulacre puisque le passé est mort), participe de toutes les actions de reconstitution du social. Et on serait tenté de noter que l'idéologie patrimoniale anime aujourd'hui le plus vaste mouvement social organisé autour d'une puissante infrastructure associative, d'une multitude de «machines à mémoire» que sont les musées, de nos rêveries chargées de nostalgies, et d'un acteur central, à la fois très actif et très intéressé, l'Etat, qui peut compter en outre sur la complicité plus ou moins volontaire d'un front scientifique constitué en particulier par l'ethnologie et l'écologie, et qui a fort bien saisi l'effet de stabilisation sociale de la politique du patrimoine qui lui garantit l'assentiment général.

Cette répétition du passé a un effet incantatoire, celui d'exorciser les angoisses, les inquiétudes plus ou moins diffuses issues du mode de production de notre société. Elle renvoie l'image du même, de la chose connue, ce qui crée le sentiment (l'illusion) de la continuité historique entre les générations, c'est-à-dire entre le passé, le présent et le futur, obsession fondamentale de toutes les sociétés.

Par ailleurs, cette répétition du passé et de ses valeurs repose sur une idéalisation du passé (expurgé de ses contradictions et de ses conflits), ce qui constitue un obstacle certain pour l'interprétation et la gestion du présent et du futur; c'est de là que viennent et viendront les dérives, les ambiguïtés, les impasses. S'il est vrai que les vivants se doivent de prendre en charge l'héritage du passé, pour éviter les ruptures fatales, il reste que la vie ne supporte ni l'enfermement ni la réduction, si ce n'est au prix d'une mutilation et d'un appauvrissement. Se remémorer, certes, mais sans oublier les vertus de l'oubli... La confrontation entre le passé et le présent, nécessaire, consubstantielle même à l'histoire des sociétés, ne doit pas conduire à une inversion des séquences, à la victoire du passé sur le présent, à la victoire de la décadence sur les forces de création.

Nouvelle ruse de l'Etat pour s'octroyer un supplément de légitimité (ou pour réorganiser ses fondements) en réactivant la mémoire sociale selon ses vues, nouvel humanisme, fondé sur une fausse conscience, qui paradoxalement voudrait reconstruire l'homme par la médiation de l'objet, tels sont les enjeux fondamentaux qui paraissent se dessiner autour de cet étrange et fascinant univers des objets du passé.

NOTES

- BIDART P.,
1985 «Les eskaratz-musées: idéologie patrimoniale et rhétorique des objets» in *Processus sociaux, idéologies et pratiques culturelles dans la société basque*, sous la direction de P. Bidart, Publication de L'Université de Pau, publié avec le concours du CNRS.
- GAUDIBERT P.,
1978 «Muséologie marxiste ou sociologisme vulgaire», *Histoire et critique des Arts*, n°7-8, cité par M. Guillaume, ouv. cit., p. 113-114.
- GUILLAUME M.,
1980 *La politique du patrimoine*, Galilée, p. 13 et suivantes.
- JEUDY H.-P.,
1986 *Mémoires du social*, PUF.